

Zeitschrift: Suisse magazine = Swiss magazine
Herausgeber: Suisse magazine
Band: - (2004)
Heft: 177-178

Artikel: Louis, Charles... et les Suisses
Autor: Roesch, Martine
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-849729>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.05.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Louis, Charles... et les Suisses

Si la rivalité entre Louis XI et Charles le Téméraire est connue, on connaît moins la part des Suisses dans l'affaire, leurs interventions décisives et, lors du dénouement du drame, leur rôle déterminant dans la chute du Téméraire.



Louis XI - L'aspect chétif, les vêtements simples, l'attitude pateline du Roi : tout contribue à en faire la personnification inverse du magnifique Téméraire. Mais, l'alliance de "l'universelle araigne" et des "paysans" suisses aura raison de celui qui rêvait de reconstruire le grand royaume d'Occident.

Louis XI et les Suisses : des alliés pragmatiques

Les relations entre les Suisses et Louis XI avaient débuté lorsque le futur roi était encore dauphin : En 1444, une trêve intervint entre les deux grands enne-

mis qu'étaient la France et l'Angleterre. Dès lors, se posa la question de savoir comment employer les compagnies, jusqu'alors adonnées à la guerre, et qui ravageaient, pillaient et torturaient avec une telle cruauté que les hommes qui les composaient avaient mérité le nom d'écorcheurs. Par chance, l'empereur d'Allemagne et son cousin le

duc d'Autriche, que liait à la France un traité d'amitié, réclamaient l'aide de leur allié contre "les hardis montagnards helvétiques qui résistaient avec leur bonheur habituel aux efforts que déployaient les Habsbourg pour les réduire à une obéissance depuis bien longtemps disparue".

Le roi de France Charles VII en profita pour envoyer à l'Est les écorcheurs alléchés par les perspectives de riches butins. Le "joueur de flûte" chargé d'emmener les rats hors du pays était le dauphin Louis, qui se dirigea vers Langres ; à cent trente milles de Langres se dressait la cité impériale de Bâle, alliée des Suisses. Ceux-ci avaient mis le siège devant Farnsburg, à quinze milles seulement à l'est de Bâle. La bataille qui eut lieu devant Bâle conduisit à l'extermination de l'armée suisse, mais également à celle de 4 000 écorcheurs.

Le dauphin avait rempli ses engagements avec les Autrichiens, mais avait cependant reconnu le courage et la détermination des Suisses, avec qui il partageait également le rejet des princes féodaux. Il entreprit donc de négocier avec les cantons, leur accorda une trêve pour qu'ils puissent juger de sa sincérité, et le 28 septembre fut signé un traité de

commerce et d'amitié entre la France et les cantons.

Au cours des années qui suivirent, le dauphin devenu le roi Louis XI continua d'entretenir de très bonnes relations avec les Suisses qu'il nommait "les magnifiques seigneurs de Haute Allemagne". En 1468, l'avoyer de Berne, Nicolas de Diesbach, fut nommé "conseiller et chambellan" du roi à titre honorifique et se vit servir une pension.

Les Suisses, l'empereur et le duc d'Autriche

Les cantons orientaux : Zoug, Schwytz, Glaris, communautés rurales placées sous l'égide de Zurich, luttaient avec acharnement pour conserver leur indépendance face à leur ennemi héréditaire : les Habsbourg. À l'ouest, Berne était en revanche une ville riche et puissante. Située dans l'axe des routes commerciales reliant l'Italie au nord de l'Europe, elle exerçait une forte pression sur le pays de Vaud et espérait accroître ses territoires et son influence vers l'ouest. Berne et son alliée, Bâle, étaient perpétuellement en conflits larvés avec le duc d'Autriche, Sigismond. En 1468, cette inimitié dégénéra en guerre dont les Suisses sortirent vainqueurs.

1 In "Louis XI" Paul Murray Kendall, éditions Fayard.



Charles le Téméraire - Le surnom de Charles le Téméraire aurait pu être Charles le Chimérique. A la fin de sa vie, il ne lisait plus que des récits contant les exploits des grands conquérants : Alexandre, Jules César, qu'il rêvait d'égaliser. Mais il n'en possédait ni le sens de la stratégie ni les victoires.

Le duc d'Autriche, le duc de Bourgogne et le roi de France

Le duc Sigismond rechercha alors l'aide financière et militaire de la France en échange de la mise en gage de ses territoires rhénans.

Louis XI refusa et informa les Suisses de son refus. En cette affaire, le roi de France n'agissait évidemment pas par pure amitié pour les Suisses : il escomptait que Sigismond se tournerait vers Charles, duc de Bourgogne, qui convoitait l'Alsace en tant que lien entre la Bourgogne et les Pays-Bas.

Louis XI savait que l'occupation du Haut-Rhin par le duc ne manquerait pas d'exaspérer les Bernois. Le duc d'Autriche et le duc de Bourgogne agirent comme Louis XI l'avait prévu : en échange de son appui à Sigismond, Charles reçut en gage les territoires de Haute-Alsace et le territoire situé sur l'autre rive du Rhin. Il s'empressa de nommer bailli un noble alsacien : Pierre de Hagenbach, qui partageait ses préjugés à l'égard des

"manants" suisses. Le nouveau bailli menaçait de mettre la main sur Bâle et promettait d'écorcher l'ours de Berne pour s'en faire une fourrure.

Les Suisses, le roi de France... et les autres protagonistes

La situation était donc particulièrement instable, mais pendant ce temps et au cours des années qui suivirent, Louis XI continua d'entretenir de bonnes relations avec les Suisses par de fréquents messages et ambassades, et distribua trois mille livres à certains personnages influents de Berne.

Au début de 1473, les villes libres de Basse-Alsace, alarmées par les agressions du bailli, s'allièrent à Bâle pour constituer la Basse Union, une ligue de défense réciproque. Quelques semaines plus tard, après l'attaque de marchands suisses par des nobles autrichiens, les cantons entrèrent en pourparlers avec la Basse Union.

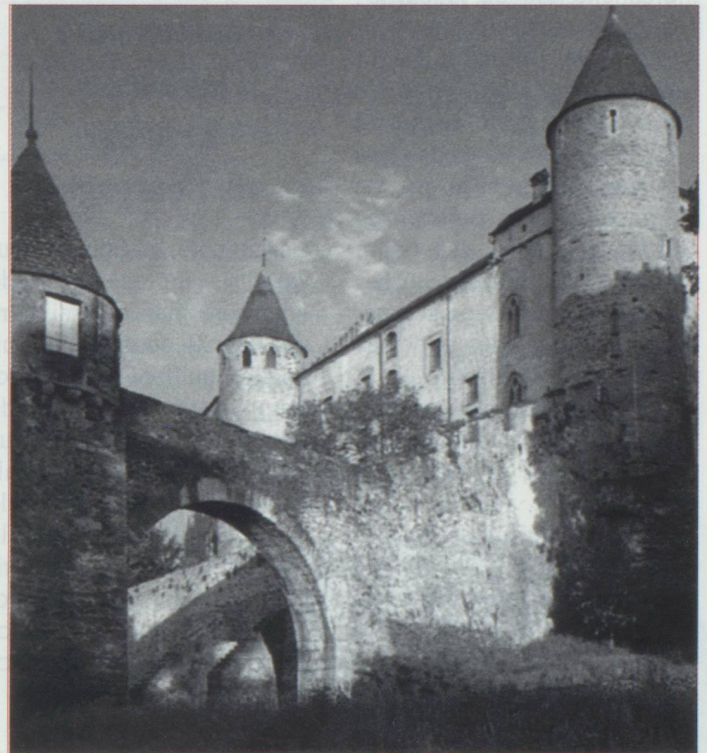
Les Suisses informèrent Louis XI que le duc de Bourgogne recrutait des troupes en Lombardie et proposèrent même au roi d'entrer en guerre contre la Bourgogne à condition qu'il se joigne à eux.

De son côté, Louis XI avait été à nouveau approché par le duc d'Autriche, qui avait dépensé tout ce que Charles le Téméraire lui avait versé, mais enrageait de voir que Charles n'avait rien fait pour soumettre les Suisses. Sigismond demanda donc de l'argent à Louis XI, en échange de quoi il lui promettait d'entrer en guerre contre la Bourgogne au cas où celle-ci attaquerait la France.

Mais Louis XI, poursuivant son objectif principal qui

était l'affaiblissement, voire l'anéantissement du duc de Bourgogne, continua d'entretenir le déséquilibre dans la région, en laissant entendre aux cantons la possibilité

de Dieu et de nos armes - repousser toute agression, de quel côté qu'elle vienne."



Le château de Grandson - Lieu d'un siège dont la fin fut sanglante, le nom de Grandson devint le cri de guerre et symbole de la vengeance des Suisses envers le Téméraire.

de reconnaissance de leur indépendance par les Habsbourg et à Sigismond celle d'une réconciliation avantageuse avec les Suisses et la Basse Union.

Pendant ce temps, le duc de Bourgogne était tout occupé par son rêve impérial sur un domaine qui aurait reconstitué l'ancien royaume de Lotharingie, de la mer du Nord à la Méditerranée.

Lorsque son rêve se fut effondré, il eut besoin de démontrer sa puissance et le fit brutalement par l'occupation de Nancy et l'intimidation des Alsaciens en confirmant tous les décrets de son bailli.

L'inquiétude était donc grande et les magistrats de Berne envoyèrent alors au roi de France un message qui était ainsi conclu : "Nous et nos alliés espérons - avec l'aide

L'alliance entre les Suisses et le duc d'Autriche : la Ligue de Constance

La situation était mûre pour un rapprochement entre le duc d'Autriche et les Suisses : ceux-ci en effet avaient tout avantage à voir l'Alsace occupée par le duc faible et niais plutôt que par le duc de Bourgogne.

En 1474, les villes de la Basse Union décidèrent de procurer à Sigismond d'Autriche l'argent nécessaire au rachat de l'Alsace et d'entamer des négociations d'alliance.

Dans ces négociations entre ces vieux ennemis qu'étaient

▷ Sigismond d'un côté, les cantons et la Basse Union de l'autre, le roi de France était bien entendu de la partie ; certains problèmes particulièrement difficiles furent laissés à son arbitrage, le duc d'Autriche étant persuadé qu'ils seraient tranchés en sa faveur, puisque le roi de France était un personnage féodal comme lui, cependant que de leur côté, les Suisses avait compris depuis longtemps le rejet des principes féodaux par Louis XI.

Les négociations aboutirent à un traité d'alliance de dix ans entre les cantons et la Basse Union, ainsi qu'à l'alliance de Sigismond avec la Basse Union. Sigismond recevait quatre-vingt mille florins de la Basse Union, et reconnaissait l'indépendance des cantons en échange d'un traité d'assistance et d'amitié.

Le duc d'Autriche et le duc de Bourgogne : la querelle entre anciens amis

Sigismond fit alors savoir au duc de Bourgogne qu'il était prêt à lui racheter l'Alsace, mais Charles le Téméraire lui opposa un refus brutal.

La réaction fut rapide : en l'espace d'un mois, les villes d'Alsace rejetèrent le joug bourguignon pour accueillir les troupes du duc d'Autriche, le bailli Pierre de Hagenbach était capturé et condamné à mort et la Basse Union déclara la guerre au duc de Bourgogne.

Malgré sa rage, le duc de Bourgogne remit à plus tard sa vengeance contre les Alsaciens, car, tout à son rêve à l'est, il entreprit la conquête

de Cologne, et pour cela mit le siège devant Neuss, une petite ville en aval de Cologne.

La tension monte entre les Suisses et le duc de Bourgogne

De leur côté, les Suisses pouvaient compter sur l'aide financière, mais non militaire de Louis XI, occupé à tenir un fragile équilibre entre le roi d'Angleterre et le duc de Bourgogne, qui avaient tous deux signé un traité d'alliance aux termes duquel le duc, se réservant dans le nord et l'est de vastes territoires, reconnaissait le roi d'Angleterre souverain de ce qui resterait d'une France démembrée.

Louis XI avait donc intérêt à prolonger la trêve avec le duc de Bourgogne, mais versa à la Basse Union quatre-vingt mille florins ; les Suisses s'empressèrent d'envoyer une armée à travers le Jura pour attaquer la Franche-Comté et battirent les troupes bourguignonnes à plate couture.

Les péripéties qui suivirent entre le roi de France, le roi d'Angleterre et le duc de Bourgogne conduisirent à des trêves permettant au roi de France de dégager le territoire des troupes anglaises pendant qu'il menait contre le duc de Bourgogne une guerre commerciale par tous les moyens possibles.

À la fin de 1475, Charles le Téméraire était à court d'argent pour payer ses mercenaires ; ses sujets, voyant leurs intérêts méprisés et leurs négoce compromis, commençaient à murmurer fortement.

Mais, prisonnier de ses ambitions et de son caractè



La salle des banquets du château de Grandson

rière impétueux, Charles le Téméraire était conduit à la fuite en avant, et, toujours envahi par son rêve de royaume lotharingien, avait envahi la Lorraine et occupé une base importante à Nancy.

Il lui fallait occuper le duché de Savoie en écartant les Suisses, qui s'étaient entre-temps rendus maîtres du pays de Vaud. Le duc de Bourgogne était décidé à régler enfin leur compte aux Suisses, dont il avait dû digérer les affronts trop longtemps : " Je montrerai à ces paysans ce que c'est que la guerre ", répétait-il sombrement.

Les affrontements sanglants

Le duc de Bourgogne arriva à Besançon en janvier 1476. En route, il s'était approprié le trésor d'Auxonne pour une prochaine croisade. Sous ses ordres, il avait alors trente mille hommes, plus six mille Italiens, quatre mille Savoyards et nombre de pièces d'artillerie.

Berne et ses Confédérés se hâtèrent de rassembler les troupes des vaillants montagnards. Les Confédérés

des cantons avaient de fortes positions par les châteaux qu'ils avaient conquis au seigneur de Châtel-Guyon et tenaient les passages du Jura, Lausanne et Genève.

Mais le duc de Bourgogne, résolu à gagner le pays de Vaud, décida de franchir le Jura malgré le mauvais temps ; le 12 février, après être resté plusieurs jours dans la neige au sommet du col de Jougne, il établissait son quartier général à Orbe.

Au moment où les troupes bourguignonnes commencèrent à progresser vers le nord, la garnison d'Yverdon brûla la ville avant de se retirer dans la place forte de Grandson.

Grandson

L'armée bourguignonne tout entière paraît devant Grandson. Durant cinq jours, la garnison soutint le feu de l'artillerie, mais, à court de vivres et de munitions, les défenseurs furent contraints de se rendre sans condition.

Le duc de Bourgogne ordonna qu'on les exécutât sur-le-champ, et en l'espace d'un quart d'heure, tous furent

pendus aux arbres. L'ambassadeur milanais Pinagola ne put cacher ses sentiments : " C'était effrayant et horrible de voir de telles pendaisons. "

Un cri d'horreur souleva la Suisse et tous les Confédérés furent alors décidés à vaincre ou à périr.

De son côté, et malgré l'avis de ses conseillers, le duc de Bourgogne était maintenant résolu à pousser son avance vers l'est.

Le 2 mars, il se mit donc en route vers Neuchâtel où les Suisses concentraient alors une puissante armée. Comptant sur une victoire immédiate, le Téméraire n'avait pas levé le camp et laissait derrière lui le trésor de vaisselle, bijoux et tapisseries amené pour la conquête de la Lotharingie. Entre le lac de Neuchâtel et les monts du Jura s'étendait le plateau, qui ne tardait pas à devenir plus étroit au nord.

De leur côté, le 1^{er} mars, les Confédérés, au nombre de vingt mille, Bernois, gens d'Uri, de Schwytz et d'Unterwald, marchent au devant des Bourguignons.

Le duc de Bourgogne tient conseil avec ses capitaines et malgré l'avis de ceux-ci, choisit, entre les deux routes, celle qui suit le flanc de la montagne au lieu de celle qui serpente au bord du lac. Cependant, ayant négligé de ranger son armée en ordre de bataille, le duc eut alors l'occasion d'entendre le terrible mugissement des troupes de ses adversaires.

Ce 2 mars, les deux avant-gardes sont en contact, l'une commandée par le sire de Châtel-Guyon, l'autre par l'avoyer Scharnachtal. Les Suisses, après avoir mis genou à terre pour prier, se groupent en bataillons compacts hérissés de piques de 6 mètres de long, contre lesquelles se brise la charge des chevaliers bourguignons

Voyant l'échec des siens, le duc Charles revient à l'idée d'attirer les Suisses dans la plaine qui se trouve derrière lui. Mais il est trop tard et alors que le premier échelon des gens d'armes rétrograde vers le second, les gens d'Uri, de Lucerne et d'Unterwald débouchent d'un chemin de neige que les Bourguignons ont négligé de garder.

Au cri de " Grandson ! Grandson ! " scandé par dix mille poitrines, les Suisses fondent sur eux. Et c'est la panique dans les rangs bourguignons ; au cri de " sauve-qui-peut ", ils s'éparpillent et le duc lui-même doit se replier dans le camp et prendre la fuite.

L'anéantissement total de l'armée bourguignonne ne fut évité que par le manque de cavaliers chez les Suisses et la richesse du butin dans le camp bourguignon : abandonné, celui-ci fut joyeusement pillé par les hardis montagnards si mal informés de la valeur des objets qu'ils vendirent, dit-on, des pierres précieuses contre de la menue monnaie.

Venu à Lyon lorsqu'il avait appris la traversée du Jura par les troupes bourguignonnes, Louis XI envoya alors un chaleureux message de félicitations à l'avoyer et au conseil de Berne.

Mais les Suisses, ne se contentant pas des louanges et des appellations de " très illustres seigneurs " et " très chers et spéciaux amis, invincibles par la grâce de Dieu ", demandaient au roi de prendre part à la lutte avec eux. Louis XI, comme d'habitude, fournit des subsides, arguant que ses troupes n'avaient pu rejoindre les Suisses qui n'avaient pu pousser leur avance en territoire savoyard.

Grandson a été pour Charles le Téméraire une effroyable humiliation. Le duc est sombre ; il se laisse pousser la barbe. " Je ne la couperai que

lorsque j'aurai revu le visage des Suisses ! ", répète-t-il.

Morat

Onze jours après la défaite de Grandson, Charles le Téméraire avait traversé à nouveau le Jura pour établir son camp sur un plateau au-dessus de Lausanne.

Ses troupes représentent alors une armée hétéroclite de quinze mille hommes mal payés et mal nourris. Épuisé de colère et de fatigue, le duc lui-même tomba gravement malade. Lorsqu'il fut remis, il ne songea plus à nouveau qu'à se venger des Suisses. Le 27 mai, le duc Charles et son armée se dirigent vers la petite place forte de Morat, qui occupait une position clé sur la route de Berne.

Le seigneur de Bubenberq qui commandait les assiégés fut assez énergique pour briser tous les assauts que, pendant quinze jours, tenteront les Bourguignons.

Le 18 juin, les Bourguignons tentèrent un assaut qui fut sauvagement

repoussé, tandis que, de Berne, approchait une armée de dix-huit mille fantassins et deux mille cavaliers, les Confédérés ayant intégré les troupes du duc de Lorraine et des Alsaciens.

Une nouvelle fois, les capitaines bourguignons tentèrent de persuader le duc de combattre en plaine pour déployer sa cavalerie. Mais Charles s'obstina à rester sur ses positions devant la ville de Morat. Il a reconstitué à grands frais sa belle artillerie ; il a confiance en elle et dans

le bon fossé qui le sépare des Suisses. Il pleut, le ciel est noir comme le lac ; les Confédérés ne se montrant pas, le duc était persuadé que ses ennemis ne passeraient pas à l'attaque et n'attendaient que la levée du siège. La matinée du 22 juin 1476 se déroule sans combats ; lassés d'attendre, les Bourguignons quittent leur camp. Tout à coup, alors que le soleil commence à percer les nuages, les Suisses fondent sur eux au cri de " Grandson ! Grandson ! ", la terrible clameur de vengeance.

Momentanément mis en échec par l'artillerie bourguignonne, les Suisses repren-



Les Suisses à la bataille de Morat - 22 juin 1476. Vaincre les " vachers " suisses semblait chose aisée à Charles le Téméraire ; mais le Grand Duc d'Occident sera vaincu par eux.

nent le dessus, et attaquent à nouveau. La panique, de nouveau, se répand dans les rangs des Bourguignons ; les Suisses les cernent de trois côtés ; le quatrième est occupé par le lac de Morat. Des torrents de fuyards se dirigent vers le lac pour s'y noyer ou s'y faire massacrer. Les Suisses ne firent pas de quartier ; " Cruel comme à Morat ", dit-on encore là-bas. Le Téméraire chercha refuge à Morges, ivre de désespoir, traversa le Jura pour gagner la Franche-Comté où il s'éta-

blit à Gex. Sa colère était désormais dirigée également contre le duc de Lorraine, René II, qui avait combattu du côté des Suisses à Morat.

Le siège de Nancy

En Lorraine d'ailleurs, les événements se précipitaient : les troupes bourgui-

gnonnes qui tenaient la ville, s'étaient rendues le 6 octobre 1476 au légitime seigneur de la ville René II, aidé par ses amis suisses et alsaciens. Une fois de plus, les finances de Louis XI étaient derrière l'entreprise.

Rendu furieux par la prise de Nancy, le duc de Bourgogne reprit les armes et mit le siège devant la ville le 22 octobre 1476. Débute alors pour les Nancéens un long siège de deux mois, par un hiver boréal. Prudemment, le duc René avait quitté la ville pour aller chercher secours auprès des Suisses et, le 1^{er} janvier 1477, le duc de Lorraine marchait sur Nancy avec une armée de dix mille Suisses, de nombreux Allemands et une troupe de volontaires français. Par un froid glacial, le duc de Bourgogne passa en revue son armée, qui ne comptait plus que trois mille hommes,



Le Duc de Lorraine s'incline devant la dépouille de Charles le téméraire. Bien qu'ayant participé à la défaite du Téméraire, René II de Lorraine fut frappé par le tragique destin de son ennemi : il fit placer la dépouille sur un lit de satin noir et lui fit rendre un solennel hommage.

mal payés, mal équipés et souvent malades. Le 4 janvier au matin, le duc de Bourgogne apprit l'arrivée de l'armée ennemie. Négligeant de se retirer derrière le rempart naturel que forme la Moselle, il déclara à ses capitaines atterrés qu'il assaillera Nancy le soir même et que le lendemain il disperserait les Suisses.

René II a fait allumer un fanal sur le clocher de Saint-Nicolas ; il signale ainsi son arrivée à ses Nancéens qui repoussent les Bourguignons jusque dans leur camp. La dernière bataille se déroule le dimanche 5 janvier, par un froid terrible. Le duc de Bourgogne n'en a cure ; comme aux plus beaux jours de sa gloire, il enfourche son magnifique cheval "Moreau" ; toutefois, pendant que son page lui tend son casque, le cimier s'en

détache et tombe ; le duc s'assombrit : "Hoc est signum Dei" (c'est un présage de Dieu), dit-il tristement, mais avec courage il se lance dans la mêlée. Le ciel se lève quelque peu, la brume se dissipe ; l'artillerie bourguignonne fait de terribles ravages dans les rangs des Strasbourgeois ; René de Lorraine veut appuyer ce mouvement, mais il se fait rudement ramener en arrière par les gens d'armes bourguignons. Le sort de la bataille est indécis lorsque les Bourguignons entendent avec terreur, perçant la brume qui retombe, le son de la "vache d'Uri" et du "taureau d'Unterwald". Le gros des Suisses vient au secours des neuf mille Strasbourgeois et fond sur les Bourguignons. Sa droite étant en péril, le duc envoie ses archers anglais. Il est partout, encourageant les uns, frappant sauvagement les fuyards. Mais ses meilleurs hommes tombent autour de lui. Et c'est la déroute, comme à Grandson, à Morat, la fuite éperdue des gens de Bourgogne que leurs poursuivants massacrent comme à la battue. La chasse à l'homme dure jusqu'à minuit.

Huit mille mercenaires suisses avaient participé à la bataille de Nancy, à l'issue de laquelle se posait la question dans la ville libérée : le duc de Bourgogne était-il parvenu à passer à travers les mailles du filet ? Les principaux seigneurs captifs ne pouvaient dissiper cette incertitude.

Enfin, deux jours après la bataille, on retrouva le cadavre de Charles, mutilé et dépouillé dans les prés

marécageux de Voilay ; il fut reconnu grâce à l'anneau magnifique qu'il portait au doigt. Cette fin posa à nouveau sur le plan européen la question bourguignonne.

Maximilien de Habsbourg et Louis XI essayèrent tous deux de s'approprier la part du lion. Berne s'empara de la Franche-Comté, qui lui livrait le blé, le vin, le sel et le fer. Les cantons éloignés préférèrent l'argent : en janvier 1478 eut lieu à Zurich une grande réunion au cours de laquelle on décida de vendre la Franche-Comté aux Habsbourg-Bourgogne pour 150 000 florins ; mais Louis XI s'étant emparé de ce territoire par la force, les Confédérés le lui vendirent au même prix. Ils conclurent également avec le roi de France un traité concernant l'enrôlement des mercenaires en Suisse. À la suite de ce traité, l'expédition de Chalon-sur-Saône marqua la fin de ces guerres de Bourgogne ; la France ne profita d'ailleurs que peu de temps de la Franche-Comté qui revint à Maximilien en 1493. Quant aux Suisses, faute d'union, ils n'avaient pas su tirer récompense à la mesure des efforts fournis. Cependant, à la suite de ces événements, la Confédération était devenue la première force militaire de l'Europe et elle jouissait d'une renommée telle que cela fit dire à un Milanais : "La Confédération suisse est un État qui ne mourra jamais."

Le duc Charles est-il mort ?

Enfin, deux jours après la bataille, on retrouva le cadavre de Charles, mutilé et dépouillé dans les prés

marécageux de Voilay ; il fut reconnu grâce à l'anneau magnifique qu'il portait au doigt. Cette fin posa à nouveau sur le plan européen la question bourguignonne.

marécageux de Voilay ; il fut reconnu grâce à l'anneau magnifique qu'il portait au doigt. Cette fin posa à nouveau sur le plan européen la question bourguignonne.

L'héritage du Téméraire et la Confédération

Maximilien de Habsbourg et Louis XI essayèrent tous deux de s'approprier la part du lion.

Berne s'empara de la Franche-Comté, qui lui livrait le blé, le vin, le sel et le fer. Les cantons éloignés préférèrent l'argent : en janvier 1478 eut lieu à Zurich une grande réunion au cours de laquelle on décida de vendre la Franche-Comté aux Habsbourg-Bourgogne pour 150 000 florins ; mais Louis XI s'étant emparé de ce territoire par la force, les Confédérés le lui vendirent au même prix.

Ils conclurent également avec le roi de France un traité concernant l'enrôlement des mercenaires en Suisse.

À la suite de ce traité, l'expédition de Chalon-sur-Saône marqua la fin de ces guerres de Bourgogne ; la France ne profita d'ailleurs que peu de temps de la Franche-Comté qui revint à Maximilien en 1493.

Quant aux Suisses, faute d'union, ils n'avaient pas su tirer récompense à la mesure des efforts fournis.

Cependant, à la suite de ces événements, la Confédération était devenue la première force militaire de l'Europe et elle jouissait d'une renommée telle que cela fit dire à un Milanais : "La Confédération suisse est un État qui ne mourra jamais."

MARTINE ROESCH